



Maisons en « compartiments », à Hanoï, dans le vieux quartier commerçant des trente-six rues.

## L'Institut français d'architecture sur le chemin de Hanoï

La France met ses urbanistes et ses archives à contribution pour la renaissance de la capitale vietnamienne

**HANOÏ, LE CYCLE DES MÉTAMORPHOSES.** Institut français d'architecture, 6, rue de Tournon, 75006 Paris. Tél. : 01-46-33-90-36. Du mardi au dimanche, de 14 h 30 à 19 heures. Le dimanche, à 14 heures, projection de films. Jusqu'au 16 septembre. Catalogue : *Cahiers de l'Ipraus*, Editions Recherches, 352 p., 260 F (39,64 €). Colloque « Hanoï au miroir des métropoles asiatiques », le 13 septembre, au Sénat, salle Médicis. Inscription préalable à l'IFA.

EN PRENANT pour l'été les couleurs du Vietnam, les galeries de l'Institut français d'architecture, rue de Tournon, offrent aux amateurs de villes une expérience singulière : par des moyens simples, évocateurs, l'exposition « Hanoï, le cycle des métamorphoses » crée une mise en atmosphère et en perspective qui, tout en respectant la liberté du visiteur, l'incite à revenir sur ses pas, à approfondir son sujet s'il le désire, ou à laisser aller sa rêverie ou son souvenir.

Hanoï, c'est une vieille connaissance, en particulier dans l'imaginaire français. Hanoï, c'est aussi une revenante, à la fois intacte dans sa complexité humaine et formelle, et déjà lancée dans une revitalisation spontanée, plus ou moins bien guidée. Choisie comme future capitale de l'Indochine française dès le début de l'occupation, à partir de 1874, distinction dont témoigne encore un patrimoine colonial particulièrement abon-

dant et sophistiqué, la ville avait déjà mille ans d'histoire derrière elle, mille ans de lutte entre la terre et l'eau.

Revenante, parce que les guerres de libération, dès 1945, le régime communiste à partir de 1954 puis la fermeture du pays après les accords de paix en 1975 ont bloqué pendant quarante ans l'évolution urbaine, et n'ont autorisé à nouveau la libre circulation des biens et des personnes qu'à partir de 1986. Revenante aussi, parce que lorsque Hanoï réapparut sur la scène internationale, avec ses richesses architecturales préservées par la pénurie et la léthargie, ce fut avec un désir trop brusque de s'affranchir, d'entrer dans la valse spéculative qui enivrait l'Asie du Sud-Est dans ces années-là.

### TRAVAIL EN PROFONDEUR

Hanoï apparaît aujourd'hui comme une rescapée, délivrée par la crise financière de la menace des ogres immobiliers des pays voisins, mais de santé encore fragile. Gouvernée selon une politique d'opportunité et de recherche des consensus, elle semble se livrer avec assez de subtilité, à la fois aux mouvements plus intimes, plus diversifiés, de sa propre population, et à une sorte de bienveillance internationale d'experts, d'urbanistes et d'architectes. Une coopération où les Français sont loin d'être les derniers, et dans laquelle la région Ile-de-France s'apprête à jouer un rôle actif. Exposition savante (elle renvoie au travail des chercheurs rassemblé dans un numéro spécial des

cahiers de l'Ipraus sous la direction de Pierre Clément), elle sait aussi émettre une forme de regard passionné. Celui de Christian Pédela-hore, urbaniste, l'un des rares Français à avoir vécu au Vietnam dans les années closes (à partir de 1979). Celui aussi du photographe Dominique Delaunay, qui a su rapporter de deux missions sur place des arrêts sur image éloquentes et humanistes de cette ville en mouvement.

Peut-on dire d'une exposition qu'elle travaille en profondeur, alors que bien souvent, exposer l'urbanisme, c'est montrer - à plat - des documents graphiques ou photographiques ? Ici, tous les registres, du sensible à l'intelligible, semblent avoir été convoqués et entrecroisés, comme pour évoquer, implicitement, la structure à la fois ordonnée et secrète de la ville asiatique. De cette ville-là en particulier, qui a su admettre l'apport colonial, sans renoncer à son organisation dense, celle de la cité marchande à l'ancienne, dite des trente-six rues, où les boutiques, de tous temps, s'étaient regroupées par spécialités, et où le commerce a bien vite repris ses droits.

Les deux systèmes se chevauchent : on voit ainsi des accroissements, des pièces supplémentaires, de véritables maisons, pousser en hauteur dans les périphéries proches du centre, où s'agglutinent plus de cent mille habitants nouveaux par an. Une silhouette hautement pittoresque dont rend compte, à l'IFA, un remarquable reportage photographique, ainsi que les études

détaillées réalisées par des étudiants ou de jeunes chercheurs.

Curieusement, à chaque époque, cette ville a su attirer d'Occident des passionnés. Est-ce son atmosphère presque sous-marine, comme une grande serre régulièrement noyée où le soleil ne pénétrerait jamais directement ? Ou son battant d'horloge faussement fantasmagique, où les déplacements humains, motorisés ou non, sont à la fois innombrables et comme réglés magiquement pour ne pas s'entrechoquer ? Est-ce l'alternance des plages de sérénité, les abords des lacs, les temples et leurs jardins, les quartiers résidentiels colonisés par des populations nouvelles, mais en même temps maintenus dans l'attente d'un autre destin ?

Passion toujours visible des bâtisseurs de l'époque coloniale, qui ne ménageaient pas leurs efforts afin de créer une capitale pour deux ou trois siècles, assurant la synthèse des styles comme l'ont fait les édifices dus à Ernest Hébrard (le Musée d'histoire du Vietnam par exemple). Passion des urbanistes, comme on le constate devant l'immense travail de cartographie, largement montré dans l'exposition, notamment grâce au fonds d'archives de Louis-Georges Pineau, architecte responsable du développement urbain de 1930 à 1945. Une suite d'attachements ravivés par les nouveaux liens que les jeunes urbanistes ont commencé à tisser avec cette ville lointaine, jamais oubliée.

Michèle Champenois